

Il est donc devenu indispensable pour tous ceux qui sont obligés de faire des affaires à crédit, de prendre un abonnement à l'agence Chaput.

La maison Chaput Frères, vient justement de publier le livre de référence le plus complet qu'aucune agence commerciale ait encore publié sur le Canada. Ce livre, outre les noms et cotes des commerçants, contient une foule de renseignements indispensables aux hommes d'affaires. Il donne dans chaque province, les divisions par comtés et les noms de chaque localité par comté ; les banques qui font affaires dans la province, leur siège et le siège de leurs succursales avec le nom du gérant ; il donne également une liste des principaux avocats pratiquant dans les diverses localités du Canada.

C'est un livre qui, à lui seul, vaut le prix de l'abonnement à l'agence, et que tout marchand ou manufacturier devrait consulter avant de conclure une affaire quelconque, avant d'adresser des circulaires, avant d'annoncer ou d'envoyer ses commis-voyageurs sur la route.

L'ESTHÉTIQUE

ET LES

MAISONS DE LONDRES

(Suite.)

Au premier rang de ces schismatiques, le peintre Whistler, revolté par nature, par principe et par calcul, personnage fort audacieux et fort spirituel qui a eu l'art d'employer ses ennemis à sa gloire en faisant d'eux des réclames vivantes à peu près comme ces *Sandwiches* qui se promènent au bord des trottoirs, cuirassés d'une double affiche. Je vous citerai un mot de lui qu'un de ses confrères me répétait l'autre jour. Savez-vous disait-on, qu'il y a beaucoup de gens qui marchent derrière vous ? — Tant pis ! dit brusquement Whistler. — Ah ! ... Pourquoi donc ? demanda le flatteur déconcerté. — Parce que, quand on marche derrière les gens, on ne voit que leur dos. Ce mot ne peint-il pas bien l'ineffable bêtise de ce qu'on appelle "un disciple." J'ai bien peur que cette légion d'impuissants et de ratés, qui se précipitent sur les pas de Ruskin, ne l'ait jamais contemplé que de dos.

Mais, encore une fois, ce n'est pas de peinture, c'est d'architecture qu'il s'agit. Sur ce sujet, les idées de Ruskin sont plus saines, plus justes, plus fécondes. Ici, il faut bien ouvrir toute grande la porte aux profanes. Il ne saurait y avoir d'inconvénients à discuter tout haut, à populariser un art déjà populaire par son essence et par son but, à faire juger le grand nombre d'œuvres qui sont faites pour lui.

L'architecture, pour Ruskin, a dévié, comme tous les arts, depuis le seizième siècle. Guerre à la Renaissance ; elle a imposé aux races teutoniques un idéal qui n'était pas bon pour elles ; elle a mis l'imi-

tation à la place de l'invention, la servilité machinale au lieu de la liberté créatrice, la mort, enfin, où était la vie.

En effet, l'architecture gothique est, avant tout, une architecture vivante. Ce que Ruskin admire en elle, ce n'est pas le symbolisme raffiné et complexe, cette échelle mystique qui aidait à monter, de la terre au ciel, les âmes du moyen âge ; c'est l'art humain, pratique universel qui se prête à tous les besoins, à toutes les formes de civilisation. Elle peut se faire chaumière, cathédrale ou forteresse. Elle peut se contracter en tourelle, s'étendre en galerie, se contourner en escalier ou s'élaner en flèche, avec la même grâce facile et souple, sans que son énergie en paraisse jamais épuisée. Et d'où vient cette variété prodigieuse ? Quel est ce réservoir sans fond où s'alimente l'art gothique ? C'est la nature elle-même. L'amour de la nature est l'âme du gothique ; aussi est-ce l'architecture propre aux anglais, qui aiment, eux aussi, la nature, soit qu'ils y reposent leur sensualisme poétique, soit qu'ils y cherchent leur point de départ de l'enthousiasme religieux.

Un matin, — c'était à Edimbourg, avant de faire une conférence, — Ruskin compta sur un seul côté de Queen Street six cent soixante-dix-huit fenêtres à linteau droit sans ornement, toutes absolument pareilles. Ce fut le texte de son sermon esthétique. Comment, voulez-vous que l'œil ne se blase pas à regarder toujours la même chose comme l'esprit s'irrite d'entendre toujours les mêmes paroles ? Que viennent faire dans nos banques et dans nos bureaux de poste ces colonnes doriques et corinthiennes ? On en est tellement rabattu que la nudité de la pierre semblerait préférable. Au contraire, les roses et les violettes naissent par millions et par milliards : s'en lasse-t-on jamais ? Les levers et les couchers de soleil se succèdent, toujours semblables et toujours divers : qui donc est fatigué de les voir ? Donc plus de corbeilles, de hottes, de rubans, de festons, plus rien de cette friperie classique qui nous excède, qui nous donne la nausée. Demandez vos ornements aux fleurs et aux fruits ; transportez sur vos monuments et sur vos demeures "tout ce que les feuillages de nos bois et de nos jardins ont de secret pour nous charmer."

Ces phrases, et bien d'autres semblables, charmèrent ceux les écoutaient ou les lisaient. Ruskin disait encore : "Quand l'homme est dans le plein de la vie, au plus épais de la mêlée des affaires, le beau n'a plus de prise sur lui, car il ne va guère contempler les tableaux et les sculptures des musées ; il ne rêve pas souvent dans le sein de la nature. C'est à l'architecture à mettre de la poésie sous ses yeux pour que de là elle pénètre dans son âme, et la soulève au dessus de la platitude et de la mesquinerie des intérêts. Elle doit lui offrir sans cesse des excitations à penser, des invites à l'émotion. Aidée des arts graphiques ou glyptique, elle

doit être une gigantesque écriture de pierre, une littérature sculptée. Londres lui-même doit devenir une immense page en relief et les hommes qui l'habiteront y liront à chaque instant le poème de leur vie."

C'était le rêve d'un patriote, d'un noble et brillant esprit ; la réalité fit ce qu'elle put pour lui ressembler. Les architectes s'élançèrent dans cette voie, tentèrent d'appliquer le gothique à tous les usages modernes. Je me souviens que, il y a quelques années, je conduisais en cab, de la Cité au West-End, un Parisien de mes amis, qui venait de débarquer à Cannon Street. "Quelle est cette église ?" me dit-il, comme nous sortions de Fleet Street. "C'est, lui dis-je, le Palais de Justice." Un peu plus loin, en débouchant de Whitehall : "Quelle est cette église ?" — "C'est le Parlement." Une troisième fois je lus dans ses yeux la question qu'il n'osait plus m'adresser et je lui dis : "Encore une église gothique, n'est-ce pas ? C'est le musée de Kensington."

Il y eut des maisons de campagne gothiques, des magasins d'épicerie gothiques et des gares gothiques. Celle de Saint-Pancrace est un château fort de la fin du quinzième ou du commencement du seizième siècle. Ceux qui ne croyait pas l'Evangile suivant Ruskin continuaient à piler tous les styles en les défigurant pour se les approprier à des besoins nouveaux. La gare d'Euston-Road a quelque chose de babylonien ou de cyclopéen. Elle est trappue, massive, rébarbative comme la tombe préhistorique. On s'attend à y trouver une momie royale qui dort, sous ses bandelettes, depuis trois mille cinq cent ans, et on y trouve un train pour Liverpool. L'Albert Hall, qui est une salle de concert, a l'air d'un cirque romain qui s'est coiffé d'une calotte, de peur des courants d'air. Le seul édifice de ce temps là qui soit franchement moderne est le palais de cristal. Celui-là du moins a l'air de savoir quelle heure marquait "l'horloge des siècles", le matin de mai 1855 où il a été baptisé. En lui commençait cette architecture de l'âge du fer qui doit allier extrême légèreté à l'extrême solidité et dont M. de Vogüé a, sinon précisé les lois, du moins esquissé les caractères, à propos de notre galerie des machines et de notre tour Eiffel. Mais il paraît que le moment n'est pas venu, car, à Londres, du moins, rien n'a été tenté dans cette direction, si ce n'est le pont suspendu que l'on construit au-dessous de London-Bridge.

On s'est convaincu que le gothique n'était pas logeable. Les toits aigus faisaient perdre une place énorme ; l'ogive, qui, après tout, n'a jamais été qu'un expédient de constructeurs ignorants et maladroits, ne pouvait éclairer les ateliers et les magasins qu'il faut inonder de jour. La mode a pendant un temps adopté le style d'Elizabeth, qui est très laid et très incommode. Aujourd'hui il me semble que c'est le flamand qui domine dans les constructions dont se couvre peu à peu le centre de Londres. Sans changer la

forme des toitures, on les borde de pignons très ornés, assez agréables à la vue, mais qui déplaisent pourtant parce que ce sont des mensonges, des trompe-l'œil, et qu'ils ne correspondent à aucune réalité architecturale.

Les fenêtres, dont Ruskin accusait la monotonie, présentent une variété prodigieuse, effrenée. La *bow-window*, qui était devenue une chose nationale, et qui avait sa raison d'être, puisqu'elle était le balcon intérieur, propre au pays où il pleut, la *bow-window* qui servait de serre aux fleurs d'appartement et dont prenaient avantage la curiosité des passants et la coquetterie des jeunes filles tend à s'aplatir ou à disparaître. Elle est remplacée par de larges baies aux angles arrondis, parfois cintrées et de dimensions alternées. Les magasins sont devenus des cages vitrées de plus en plus vastes et l'œil s'inquiète de voir de lourdes maisons de briques à quatre ou cinq étages, reposées sur ces dessous en apparence si fragiles. Aussi l'architecture nouvelle s'épuise-t-elle à chercher des motifs qui indiquent et conduisent, de la base au sommet, les lignes principales du bâtiment, sans nuire à cette clarté éblouissante qui doit circuler dans la boutique moderne.

Un signe du temps, c'est la multiplication des *flats* c'est-à-dire des appartements de plain-pied comme les nôtres. On se les dispute, on les loue sur plan avant qu'ils soient achevés. De là des mœurs nouvelles que certaine comédie, jouée plusieurs centaines de fois, *Our flat*, a gaiement mises en relief. On y voit un jeune ménage, peu favorisé de la fortune, qui met à profit le dualisme de l'ascenseur et de l'escalier. Le concierge annonce par le tuyau acoustique, un créancier qui monte dans l'ascenseur ; vite, le gentleman s'échappe par l'escalier que vient la visite désagréable, l'ascenseur est un moyen de retraite assuré. Avantage plus substantiel : les appartements sont affranchis des taxes locales qui, souvent accablent d'un quart ou d'un tiers le loyer d'une maison.

(A suivre.)

M. J. N. BEAUDRY

M. J. N. Beaudry, qui a été pendant trente-cinq ans secrétaire trésorier de la Compagnie du Riche-lieu, vient d'ouvrir une agence d'immeubles dans la Bâtisse Impériale.

La longue expérience des affaires de M. Beaudry, le vaste cercle d'amis et de connaissances qu'il s'est fait dans sa longue carrière, en font un des agents qui seront le mieux en position de trouver un acquéreur à quiconque voudra vendre une propriété, ou une propriété désirable à quiconque désirera faire un bon placement. On n'oubliera pas de le consulter dans l'un ou l'autre cas.